

La franche et douce lumière de l'île de vérité

Publié en 1967 aux éditions de La Renaissance du Livre à Bruxelles, *L'Île des pas perdus* est le quatrième roman de Jean Muno (1924-1988), qui compte alors parallèlement à son actif une dizaine de nouvelles et quelques pièces radiophoniques. Le ton mélancolique et désabusé de cette narration nous faisant partager les vacances estivales d'un couple et de ses deux enfants contraste avec la fantaisie du récit précédent de l'écrivain bruxellois, *L'homme qui s'efface* (1963). A disparu également l'humour à la Jacques Tati de ses deux premiers romans, où nous assistions aux aventures parfois franchement cocasses d'un jeune professeur d'histoire débutant. Or, il paraît tout aussi malaisé d'inscrire *L'Île des pas perdus* dans l'évolution ultérieure de la production fictionnelle de Jean Muno, comme prémisse de l'explosion verbale de *Ripple-marks* (1976), ou de la veine fantastique des *Histoires singulières* (1979), ou

encore de la pétillante autofiction tellement belge *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* (1982). Sans doute le caractère particulier de *L'Île des pas perdus* constitue-t-il une des raisons pour lesquelles ce roman tissé d'éléments autobiographiques est si souvent omis dans les présentations de l'œuvre munolienne et il n'avait jamais reçu, jusqu'à aujourd'hui, le privilège d'une réédition.

Cependant, cette « Fugue en Ré », ainsi qu'avait pensé l'intituler l'auteur, du nom de la maisonnette louée par le protagoniste Paul et les siens sur l'Île de Ré, représente une mélodie en ré mineur aux troublantes résonances dans la mémoire du lecteur. Comme au fil de ce « rêve familial », « ce rêve étrange et pénétrant » qui hantait le poète Verlaine en quête d'une osmose avec la femme anonyme forgée en un idéal d'empathie, nous voilà emportés par la « vision étrange et familière » qu'évoque Paul dès la troisième page de la narration. Celle de l'ami fantôme, l'ami imaginaire de son enfance, grâce auquel briser sa solitude foncière, tenace, même pendant ses vacances en famille. Pourquoi l'île de villégiature, éblouissante de blancheur, devient-elle le lieu de ces « pas perdus » en direction de l'autre, que ce soit à la recherche des souvenirs du père de Paul, ou en voulant jouer naïvement — selon une contrefaçon de l'enfance — au complice du

fugitif contre les gendarmes ? Nostalgie du « lent et soyeux déchirement de la tendresse » qui nous ronge...

C'est précisément sur l'Île de Ré, où il passe ses vacances de manière répétée à Ars-en-Ré, de 1962 à 1964, que Jean Muno a commencé à rédiger son roman, dans cette proximité maritime qu'il appréciait tant, lui qui acquerra en 1976 un appartement à Westende, sur la côte belge. Mais la narration nous transporte, en alternance avec la description du séjour familial de Paul au bord de la mer, à quelque huit cents kilomètres de là, auprès du père du personnage principal, M. Rigaud, resté en ville et bientôt obligé de s'aliter à l'insu de Paul. La distance rigide des rapports entre le père autoritaire et son fils — patente dans l'usage constant de l'abréviation M. de « Monsieur » devant un patronyme écho de « rigueur » bien plus que de « rigolo » — trouve sa correspondance dans cet éloignement spatial devenu insurmontable. Symbole d'autant plus fort que, dans les années soixante où paraît ce roman, n'existait pas encore l'harmonieuse courbe du pont vers La Rochelle, pour relier au continent l'île pittoresque convoitée par les touristes.

Si l'on ne trouve pas dans *L'Île des pas perdus* cette légèreté souriante qui teinte la plus grande partie de l'œuvre munolienne, cette arabesque

de l'ironie si appropriée pour peindre la grisaille médiocre de l'univers quotidien, on y reconnaît la figure protagoniste du petit homme seul caractéristique des narrations de l'écrivain belge. Voici le fil d'Ariane qui rattache cette fiction à la trajectoire de Jean Muno, ne l'éloigne finalement pas tellement du roman précédent, *L'Hipparion* (1962). Comme ses homologues des narrations qui succèdent à la pièce matrice, *Un petit homme seul* (1950), Paul observe avec un recul critique le monde petit-bourgeois environnant dont il fait lui aussi partie. Toutefois, sans doute son sentiment d'exclusion, son écœurement — terme récurrent dans le récit — sont-ils majeurs ici. Et la révolte larvée de ce personnage pudique et taciturne ne se manifeste pas seulement par cet « irréductible épi » qui se dresse au milieu de ses cheveux, « séquelle de la raie niaise dont on l'avait marqué dans l'enfance ».

Mais n'en disons pas davantage et laissons le lecteur savourer l'art subtil de Jean Muno de semer ses narrations d'autant d'indices faussement anodins, afin de transfigurer le quotidien et de se baigner, de *nous* plonger dans « la franche et douce lumière de l'île de vérité... ».

Isabelle Moreels

L'Île des pas perdus (1967) a pour décor l'île de Ré. Ce livre distillant l'inquiétude contraste apparemment, par son réalisme de surface, avec les œuvres précédentes de l'auteur, plus ouvertement insolites. Mais, à y regarder de plus près, on constate que Paul Rigaud, le héros — ou, plus exactement, l'anti-héros — du roman, « s'efface », lui aussi, à sa manière. Adolescent prolongé, solitaire et vulnérable, qui évolue dans un monde peuplé d'adultes sûrs d'eux-mêmes, il va tenter, en aidant un forçat évadé, de s'écarter de ce milieu qui l'opprime.

Cette « fugue en ré » (Muno avait envisagé dans un premier temps de donner ce titre à son roman) se révèle un écrit fondateur de son auteur, qui va retrouver au fil de son œuvre, dans *Ripple-marks* notamment, le bord de mer comme un lieu par excellence de la confrontation à soi et de l'examen de conscience. De sorte que l'on découvre ce qui pourrait bien être l'un des textes les plus éclairants de l'auteur des *Histoires singulières*.

Jean Muno (1924-1988), pseudonyme de Robert Burniaux, est une des personnalités les plus attachantes des lettres belges du siècle dernier. Ses récits, qu'il s'agisse de nouvelles ou de romans, sont empreints d'un sens aigu de l'insolite et d'une dérision nourrie d'un humour raffiné qu'une révolte contenue rend d'autant plus mordant. Son œuvre très personnelle est jalonnée de romans au fantastique quotidien (*L'homme qui s'efface*, *Le Joker*, *L'Hipparion*) et de recueils de nouvelles magistrales (*Histoires griffues*, *Histoires singulières* qui lui valut le prix Rossel) qui font de lui un représentant majeur de l'école belge de l'étrange illustrée par Jean Ray, Thomas Owen ou Jean-Baptiste Baronian. Son œuvre recèle aussi le texte majeur qu'est *Ripple-marks*, plongée autobiographique d'une lucidité ironique, et la décapante *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon*.

ISBN 978-2-87593-071-2



9 782875 930712

18,00 €